

MONIQUE FOURNIER, *Nous, c'est qui ? Une histoire des hommes et des femmes du Québec*, Montréal, Édito, 2015, 513 pages

Marie-Hélène Brunet

Volume 10, numéro 2, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brunet, M.-H. (2016). Compte rendu de [MONIQUE FOURNIER, *Nous, c'est qui ? Une histoire des hommes et des femmes du Québec*, Montréal, Édito, 2015, 513 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(2), 32–32.

## FABRIQUE

suite de la page 31

Le dernier chapitre, « Faire pour être », à la fois synthèse et porte de sortie, sert le remède attendu. La solution c'est la politisation de la société québécoise, l'affirmation claire et nette qu'un État indépendant du Québec vise une gouvernance avec et pour la société. En reprenant le livre de Danic Parenteau, *L'indépendance par la République*, les Payette rappellent qu'il faut subordonner un référendum sur la souveraineté à la rédaction d'une constitution du peuple, par le peuple et pour le peuple afin d'associer la population tout entière à la démarche de liberté politique. Il est donc nécessaire de sortir de l'individualisme et de la solitude. Nous mettre ensemble. Faire l'indépendance. C'est cela l'agir.

Certes, il faut faire l'indépendance. Reste une question de taille : que faire de la moitié des Québécois qui ne se sentent pas en état de servitude ? Faut-il leur faire reconnaître, comme le préconisent les auteurs, que la nation québécoise est souffrante ? Faut-il de force les convaincre de leur servitude ? Comme nous tournons en rond !

Ce livre intéressant en soi est très fouillé. Il me met pourtant mal à l'aise. Les Payette sont si prolixes dans leur discours sur l'aliénation qu'ils perdent leur lecteur dans un dédale de réflexions qui se

déplient de spirale en spirale. C'est plus aspirant qu'inspirant. On nage dans la circularité que les essayistes dénoncent eux-mêmes. C'est comme si le propos se confondait avec son objet au point de devenir lui-même aliénant malgré l'ampleur de la démonstration. Le chat se mord la queue. Les références à un nombre considérable de grands penseurs noient le lecteur sans lui être d'un véritable secours. Ce livre ne contient en effet pas moins de quinze pages de bibliographie. Éclectisme impressionnant ou lassant ? Ai-je tort de vouloir entendre un discours plus près de la réalité actuelle ? Pouvait-on s'appuyer par exemple sur le théâtre de Robert Lepage plutôt que sur celui de Tremblay qui correspond à un autre moment de notre histoire collective ? Pouvons-nous changer de discours pour justement passer à l'action ? Serait-il possible de cesser de se lamenter sur nos incapacités d'émancipation de la tutelle fédérale pour mettre l'accent ce qui fait de nous un peuple unique dont le monde a besoin ? C'est pour cette unicité qu'il faut se battre et non contre la servitude. Un autre discours est nécessaire. C'est sur le positif qu'il faut s'appuyer pour propulser l'action. ❖

MONIQUE FOURNIER

**NOUS, C'EST QUI ? UNE HISTOIRE DES HOMMES ET DES FEMMES DU QUÉBEC**

Montréal, Édito, 2015, 513 pages

Recherche et scénariste pour la télévision, Monique Fournier est aussi auteure de romans jeunesse et d'un roman historique. Cette fois, elle propose un essai, surtout historique, sur l'identité nationale québécoise. Par choix, elle limite son analyse aux « Québécois de souche française » (p. 10) et prétend vouloir répondre à la question « nous, c'est qui ? » dans l'espoir qu'un dialogue sur « nos » racines permette de mieux intégrer ceux qui sont délaissés dans cet ouvrage de synthèse (elle nomme les Autochtones et les communautés immigrantes, mais pas les anglophones) et d'ainsi créer un « nouveau " nous " » (p. 11).

Malheureusement, l'auteure qui prétend offrir un point de vue historique, sociologique et anthropologique, n'est spécialiste d'aucun de ces domaines. À de nombreuses reprises, les raccourcis et les opinions donnent l'impression d'une chronique d'humeur empreinte de généralités, peu fouillée et qui trace un portrait beaucoup trop homogène du « nous ».

L'essai se divise en cinq chapitres thématiques : la religion, l'instruction, la langue, les rôles sociaux, et finalement l'identité. Soulignons la volonté de l'auteure de sortir d'un récit politique où les grands personnages masculins occuperaient tout le terrain. Dans une certaine mesure, le pari est réussi. Les lecteurs découvriront, surtout dans les chapitres sur l'instruction et sur les rôles sociaux, une histoire moins politique et plus sociale, qui laisse une place plus généreuse qu'à l'habitude aux femmes et aux « petites gens » (p. 11). Néanmoins, la lecture des événements du passé est présentiste : le recul est généralement absent et les jugements de valeur, nombreux.

L'auteure dénonce une « société aux messages incohérents » (p. 169), mais son propre exposé est bourré de contradictions. C'est particulièrement frappant quand elle accuse l'école de ne pas respecter les caractéristiques supposément intrinsèques des garçons tout en dénonçant les stéréotypes genrés et les construits sociaux en grande partie, selon elle, attribuables à l'école. Ou, quand elle évoque avec consternation la féminisation de la profession enseignante – qui serait responsable d'un malaise masculin selon elle, Fournier néglige complètement d'analyser les raisons historiques de la situation (entre autres, les salaires très bas).

S'il n'y a rien de mal à proposer une interprétation du passé et du présent, encore faut-il pouvoir offrir un argumentaire solide et appuyé. L'auteure évoque rarement les nombreux débats historiographiques en histoire québécoise. Lorsqu'elle le fait, par exemple à propos de la pré-

tendue « revanche des berceaux » (p. 72-74), elle balaye les recherches récentes en s'appuyant sur son historique familial. L'anecdote personnelle occupe d'ailleurs une place à notre avis beaucoup trop importante : à plusieurs reprises, l'auteure amalgame son expérience à celle de tous les Québécois francophones.

En parcourant la bibliographie, on constate la mention récurrente des sites Internet Allô Prof, Wikipédia et autres du genre, ainsi que de manuels destinés aux élèves du secondaire. Par ailleurs, si sur certains sujets Fournier a consulté au-delà des ouvrages généraux, ce n'est pas le cas pour l'histoire des femmes ; même la synthèse *Breve histoire des femmes au Québec* (Baillargeon, 2012) ne s'y trouve pas. Pour ce qui est des questions contemporaines, soulignons que l'auteure se base sur plusieurs ouvrages polémiques. Par exemple, la bibliographie contient de nombreux auteurs ouvertement masculinistes ; ces lectures ont teinté ses propos particulièrement dans les dernières pages des chapitres sur l'éducation, les rôles sociaux et l'identité. L'essayiste aurait eu avantage à lire, sur cette question – et soulignons en particulier sur l'attentat de Polytechnique – les recherches de Mélissa Blais et de Francis Dupuis-Déri.

Au final, il n'est pas clair de déterminer pour qui a été écrit ce livre. Évidemment, Fournier ne s'adresse pas à un public déjà féru d'histoire, à qui cette lecture n'apprendra pas grand-chose. Pour les autres, nous suggérons plutôt les écrits récents de vulgarisation publiés par des historiens professionnels.

**Marie-Hélène Brunet**

Candidate au doctorat en didactique, Université de Montréal et chargée de cours, UQO

